

Film de famille

Americano, France, 2011, 1 h 31

Sami Gnaba

Numéro 283, mars-avril 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68698ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

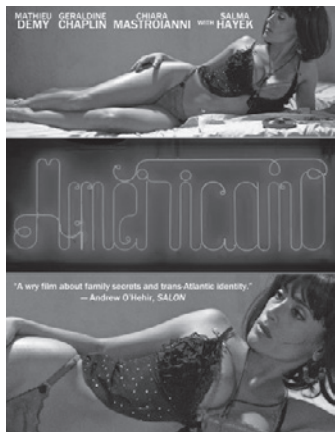
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2013). Compte rendu de [Film de famille / *Americano*, France, 2011, 1 h 31]. *Séquences*, (283), 22-22.



Americano

Film de famille

Genre foncièrement américain, le road movie a vu moult cinéastes européens se l'approprier. De Wenders jusqu'à Bruno Dumont, en passant par Erick Zonca (*Julia*) ou encore Paolo Sorrentino (*This Must Be the Place*), ils sont plusieurs à avoir senti ce désir d'errance, de puiser un souffle d'inspiration dans la route américaine. Le dernier en lice est Mathieu Demy, acteur de métier, vu notamment chez Tchéchiné et Agnès Varda, sa propre mère.

Sami Gnaba

En convoquant autour de lui les actrices Chiara Mastroianni et Geraldine Chaplin, ainsi que sa demi-sœur Rosalie Varda (aux costumes et à la production), Mathieu Demy place clairement *Americano* sous le signe de la (ciné)filiation. Chacun d'entre eux veille intimement et personnellement sur une large part de l'histoire du cinéma, de par la descendance qu'ils incarnent.

Empruntant à la fois au road movie, au polar et au drame psychologique, souvent attachant, parfois inégal... *Americano* possède un charme indéniable

Le patrimoine familial, l'héritage laissé, c'est aussi ce qui fait articuler le récit de cette première réalisation, injustement passée inaperçue chez nous. Mathieu Demy y interprète Martin, quarantenaire de bonne fortune qui apprend le décès de sa mère française longtemps exilée aux États-Unis, à Los Angeles. Tout commence par un coup de téléphone reçu dans la nuit chez Martin, confronté abruptement à sa propre existence dévitalisée, détachée.

En bonne âme endeuillée, Martin vole vers les cieux solaires de l'Amérique, question d'assurer l'exécution du testament de sa mère et de ramener son corps en France. Jusque-là, la prémisse s'inscrit dans un scénario typique au genre, duquel Demy aurait tiré un road movie de plus, comme il s'en fait par centaines. Il se permet plutôt de bifurquer. Conquérant, il insuffle à sa réalisation une part de son histoire personnelle, travestit son matériau dramatique en un geste d'exutoire artistique, inspiré et inégal à la fois.

Avec un certain sens de la complicité, Mathieu Demy nous invite à traverser son histoire, celle d'un réalisateur conscient de l'héritage (et de sa charge) que peut présupposer l'appartenance au clan Jaques Demy / Agnès Varda, figures emblématiques de la modernité du cinéma français.

De ce ciné-héritage, le fils se permet de prendre ce qui lui plaît, sans conditions, et en compose les grandes lignes d'un film français intime à la territorialité variable (France, États-Unis, Mexique), oscillant entre autofiction et pure fiction. Et c'est essentiellement là que se niche la (modeste) réussite d'*Americano*. Comme si, à travers son long métrage, Demy voulait annoncer son émancipation du cocon familial et imposer sa singularité comme cinéaste à part entière.

Très tôt, *Americano* prend l'allure d'un film de famille pour lequel il se serait donné des années de gestation pour aller trier dans son héritage, dans ses souvenirs, dans son histoire. À l'instar de son protagoniste qui s'affaira à trier les possessions de sa mère décédée, une fois arrivé chez elle. Plus encore : Demy pousse l'autofiction plus loin en s'appropriant le prénom de Martin, le personnage qu'il joua dans le film de sa mère Agnès, *Documenteur*, campé en Californie, précisément là où sa mère fictive réside. Précisément là aussi où Martin, maintenant quarantenaire, renoue avec le voisin qu'il connut jadis dans son enfance, toujours cloîtré dans son bureau, 30 ans plus tard, à parfaire son autobiographie inachevée !

Demy greffe à son film des extraits de *Documenteur*, agissant à titre de flashbacks ou de souvenirs intimes, liant ainsi le passé de Martin à son présent, faisant le pont entre l'autofiction et la fiction desquelles se réclame si ouvertement *Americano*. De ce flux d'images passées émergera le personnage de Lola (la belle Salma Hayek, magnifiée le temps d'un court plan-séquence), amie de la défunte. Outre les réminiscences qu'elle peut susciter (la danseuse de cabaret du même nom chez le père Jacques Demy), ce personnage de stripteaseuse brisée par le rêve américain s'imposera comme le meilleur atout à ses pérégrinations, donnant au voyage de Martin sa légitimité et finalité.

La mise en scène laisse venir les moments délicats sans trop forcer le trait et fait se croiser ces deux personnages centraux et déracinés chacun à sa manière. Demy capte leurs conversations, la douleur jusque-là sourde de Martin trouvant en cette alliée une oreille attentive, une psychologue de substitution avec qui il peut reconquérir des bouts de vie qui lui avaient échappé. Le film s'élève du coup, parvenant à faire de la perte de Martin une quête – de fiction, de cinéma – payante pour Demy !

Empruntant à la fois au road movie, au polar et au drame psychologique, souvent attachant, parfois inégal (le ton décousu, le jeu pas toujours juste), *Americano* possède un charme indéniable, ce charme de l'incertitude et du tâtonnement propre à un premier film. Ce qui n'amenuise en rien sa sincérité.

SUPPLÉMENTS : Aucun.

■ **Origine :** France – **Année :** 2011 – **Durée :** 1 h 31 – **Réal. :** Mathieu Demy – **Scén. :** Mathieu Demy – **Images :** Georges Lechaptois – **Mont. :** Jean-Baptiste Morin – **Mus. :** Grégoire Hetzel – **Son :** François Maurel – **Dir. art. :** Paola Cortés – **Cost. :** Rosalie Varda – **Int. :** Mathieu Demy (Martin), Chiara Mastroianni (Claire), Salma Hayek (Lola), Geraldine Chaplin (Linda), Jean-Pierre Mocky (le père) – **Prod. :** Mathieu Demy – **Dist / Contact :** Séville (E1 Entertainment).